

AGE D'OR ET AGE DE FER.

O bonheur qu'avait apporté
Le règne du christianisme,
Jours où la pure vérité
Régnaient sans nul antagonisme.

Ah ! que vous êtes loin de nous !
Un torrent de fausses doctrines
Nous inonde, et sous son courroux
Bientôt tout se charge en ruines.

Ce courant n'a rien respecté :
Prêtres et trônes séculaires,
Vertus, temples de charité,
Croyance en Dieu, foi de nos pères.

Tout a succombé sous ses coups !
Après une telle victoire,
Mon Dieu, qui donc sera pour vous,
Qui prendra soin de votre gloire ?

Le désespoir trouble mon cœur,
Monde, quand je te considère ;
Eperdu je dis au Seigneur :
Que va donc devenir la terre ?

S'il vient un jour, un triste jour
Où nul ici bas ne vous aime,
Cette terre fruit de l'amour
Sera brisée à l'instant même.

Oh ! qui jamais nous les rendra
Ces jours où l'Église Romaine
Sur ceux qu'elle régénéra
Pouvait régner en souveraine ?

Nul chrétien ne tenait alors
Son front penché vers la matière ;
Les yeux au ciel, et sans remords,
Il pouvait dire à Dieu : j'espère.

Un seul, pour le malheur commun,
N'accumulait pas la richesse ;
L'homme à deux toits en donnait un
A son frère dans la détresse.

C'est ainsi que chacun vivait
Au milieu d'une douce aisance ;
Non, personne alors ne mourait
De faim au seuil de l'abondance.

On pourvoyait à ses besoins
Sans le secours de nos machines,
On n'usait pas ses jours aux soins
Ni dans l'air des sombres usines.

Chacun se contentant de peu
Vivait de modestes domaines ;
Il cultivait la terre et Dieu
Comptait ses travaux et ses peines.

Oh ! oui, tous possédaient alors
Paix et douceurs inaltérables,
Loin des plaisirs aux longs remords
Et des désirs insatiables.

La mort même ne troublait pas
Des chrétiens les âmes si pures ;
Ils allaient gaîment au trépas,
Souriaient au sein des tortures.

Car ils voyaient au-dessus d'eux
Une céleste providence,
Un roi miséricordieux
Qui sait couronner l'innocence.

Ah ! vous n'étiez pas encor nés,
O vous, novateurs déplorables,
Astres de nuit, tombeaux ornés,
Philosophes déraisonnables.

Alors la loi ne pesait pas :
On ne songeait pas à l'enfreindre ;
On la défendait de son bras
Au lieu de vouloir la contraindre.

Le mépris était inconnu.
On mangeait à la même table ;
Le sénateur, le parvenu,
Disait : mon frère, au misérable.

Égalité, fraternité,
Rêves de tant de personnages,
Et vous, céleste liberté,
On vous trouvait donc en ces âges.

Hommes à l'esprit inconstant,
La liberté, fleur délectable,
Ne peut point germer dans le sang
Versé par une main coupable.

Egalité, fraternité,
Ne nous viendront jamais des traîtres ;
Ennemis de l'autorité,
Sont toujours les pires des maîtres.

Mais pourquoi donc avoir couvert
De ruines le sol de la France,
Et fait un aride désert
Des champs où régnaient l'abondance ?

Pourquoi donc avoir répandu
Le sang le plus pur de ses veines,
Et du pieu avoir abattu,
Un jour, tant de gloires sereines ?

Pourquoi naguère avoir jeté
Au vent le trône de l'Espagne,
Comme on avait précipité
Le vieux trône de Charlemagne ?

Ah ! pourquoi ce concours puissant
Contre le petit coin de terre,
Où le vieillard du Vatican
Règne bien moins en roi qu'en père ?

Peuples, voulez-vous le bonheur ?
Aimez l'église catholique,
Seule elle satisfait le cœur,
Seule donne la paix publique.

Voulons nous voir l'âge d'or,
Nous qu'un siècle de fer érase ;
Dans nos cœurs ranimons encor
La foi qu'on ébranle en sa base.

L'avenir est entre vos mains,
Sachez-le bien, peuple sans gloire ;
Relevez-vous, soyez chrétiens,
C'est le secret de la victoire.